

Le journal littéraire de Paul Léautaud: l'égotisme comme insoumission permanente

JESÚS CUENCA DE LA ROSA
EOI SAN SEBASTIÁN

INTRODUCTION

Toute l'oeuvre de Paul Léautaud, et essentiellement son gigantesque *Journal Littéraire*, représente un abord radicalement individualiste du monde¹. Non pas dans un sens autobiographique proche du romantisme, mais comme une expérience destinée à évaluer la propre conduite à la lumière du vécu quotidien. Cette oeuvre ne demande pas moins d'admettre une portée heuristique de l'écriture, même quand elle n'est fondée que sur la référence permanente à soi² que permet le journal. Le moi, qui n'est que la conscience qu'un homme, en l'occurrence un écrivain, prend de sa personne à chaque moment de sa réflexion, est le point de vue qui nous permettra de comprendre son oeuvre, porteuse d'une vérité artistique et humaine dont l'auteur l'a dotée pour soi et pour autrui en l'écrivant. Cette vision de soi esquisse une structure stable, le journal, maintenu tout le long d'une vie, qui constitue une critique sans défaillance du milieu littéraire ainsi que de la société tout entière, critique radicale³ qui sera toujours à la base de sa vie réflexive. Ce moi obéit à chaque moment de son développement à un principe de totalité personnelle qui le fait se définir par son passé, son expérience présente et ses projets d'avenir. En ce sens il s'agit d'une modification de soi sans cesse reprise et adaptée.

¹ L'individualisme serait à la base du retrait du monde de tout écrivain: il le douerait de clairvoyance. Le jeune Proust avouait justement une meilleure compréhension de son temps et des hommes grâce à l'isolement auquel le condamnait sa maladie: *Quand j'étais tout enfant, le sort d'aucun personnage de l'histoire sainte ne me semblait aussi misérable que celui de Noé, à cause du déluge qui le tint enfermé dans l'arche pendant quarante jours. Plus tard je fus souvent malade, et pendant de longs jours je dus rester aussi dans l'arche. Je compris alors que jamais Noé ne put si bien voir le monde que de l'arche, malgré qu'elle fût close et qu'il fût nuit sur la terre* (Proust, 1971: 6).

² Dans le sens où l'esthétique est devenue au cours du XIX^e siècle *la science des sensations ou du sentiment* (Jean Pommier, 1995: 47).

³ *Tout ce qui est l'autorité me donne envie d'injurier* (Léautaud, 1986, t. I: 11).

L'EXPÉRIENCE COMME PLAISIR D'ÉCRITURE

Son plus sincère témoignage sur soi, révélant ses attitudes devant les êtres et les choses, devant la morale, Léautaud le porte par ces lignes:

Je n'ai jamais eu, même tout enfant, le moindre amour du prochain. Je suis presque fermé à l'amitié (...) J'ai toujours été fermé, comme écrivain, à l'ambition ou à l'exhibition, à la réputation, à l'enrichissement. Une seule chose a compté pour moi: le plaisir. Ce mot plaisir représente pour moi le moteur de toutes les actions humaines (Léautaud, 1986, t. III: 1915).

Il entend cultiver une originalité qu'il doit à son enfance solitaire et rechignée. Plus tard, il tente de se donner une éducation autodidacte au goût stendhalien:

... je me suis fait littérairement, simple élève de l'école communale, ayant beaucoup lu ensuite, toutes sortes de livres, au hasard, sans aucun choix, sans aucun guide que mon plaisir (Léautaud, 1986, t. I: 466).

Il éprouve un certain entêtement pour ne rien tenir que de soi et, par l'écriture quotidienne de son journal, il opère un abord critique de l'existence. De cet égotisme *Le Journal* sera le monument:

Non, non, je ne veux pas être un écrivain comme les autres, inventeurs d'histoires plus ou moins agréables. Je ne veux raconter que ce qui m'a touché, occupé, que ce que j'ai aimé, ou ce dont j'ai souffert (Léautaud, 1986, I: 181).

Libéré de toute contrainte sociale ou même d'ambition, il cultive le regret des joies perdues, la haine des brimades, surtout contre les bêtes, le devoir d'être heureux, contre la patrie⁴ et la morale, la fièvre des désirs inassouvis (par timidité), le ridicule d'une littérature *de littérateurs*. Par dégoût de toute *mise au point littéraire*, il renonce à tout plan stratégique qui ne relève du seul plaisir d'écrire:

Il faut écrire facilement et que ce soit un plaisir! (Léautaud, 1986, t. I: 236).

Comme toute oeuvre d'art, son *Journal* est porteur d'un message de beauté. Mais Léautaud l'individualiste n'entend le fonder que sur ses modestes vérités:

Il faut avoir le goût de ses idées même fausses ou déplaisantes (Léautaud, t. I: 120).

⁴ Dieu sait si je me fous d'être Français! (Léautaud, 1986, t. III: 828); il ne considère pas moins *La Marseillaise* que comme un *bouffon chant de massacre* (*ibid.*, p. 860), déclarant *n'être sensible à l'idée de patrie que dans le domaine de l'esprit: la langue (la langue française pour moi une merveille), la littérature, le paysage, le caractère...* (*ibid.*, p. 1260); ainsi prend tout son sens l'affirmation désabusée de sa jeunesse: *La seule foi qui me reste, et encore! c'est la foi dans les dictionnaires* (Léautaud, t. I: 34).

C'est pourquoi il l'oriente dans sa justification radicale:

... je ne suis fait, comme écrivain, ce que j'ai souvent pensé et senti très vivement, et ce dans quoi m'a toujours confirmé le plaisir que j'y trouve, que pour les anecdotes, les historiettes, les plaisirs, les faits, les *mois*, la partie intime, indiscreète, clandestine de la littérature (Léautaud, 1986, t. I: 619).

Telle est la sincérité de cet art réflexif auquel l'auteur se prépare dans la méditation du journal. Et telle est la portée de cette recherche esthétique: une lucide vision de soi. Toute sa vie en est illuminée:

Il y a un proverbe qui dit qu'on n'est jamais un grand homme pour son valet de chambre. Je suis sûr de n'être jamais un grand homme pour moi-même (Léautaud, 1986, t. : 561).

Par un amusant paradoxe, il refuse toute maîtrise, s'acharne même à s'épuiser dans sa manifestation, mais ne laisse pas de pérorer à l'infini sur son exemple, grand seigneur ironique et lointain qui se soucie de la notion de postérité comme d'une guigne:

Que voulez-vous que me fasse ce qui se passera après moi? Croyez-vous que cela fasse une belle jambe aux cendres de Racine qu'il soit considéré aujourd'hui comme le premier tragique français? (...) J'ai toujours pensé que l'idée de postérité chez les écrivains est une niaiserie (Léautaud, t. I: 204).

Ce marcheur infatigable des rues de Paris, frère de *l'homme aux semelles de vent* (Rimbaud, 1992: 173) faisant toujours comme lui étalage de la plus totale liberté d'esprit, telle qu'il l'a formée depuis son enfance difficile, profilant la figure d'un individualiste en rupture de ban avec les morales, exprime sa révolte non seulement par son art, mais par sa vie, non par une arrogante protestation intellectuelle, mais par le tranquille étalage de ses vices. La méthode est égotiste: l'auteur résout les problèmes grâce aux ressources qu'il trouve en soi. Les raisonnements se fondent sur l'existence du moi et consistent à s'en rendre compte à soi-même. Il s'agit moins d'un édifice conceptuel que de la projection du moi dans un système de formules et d'images: pour l'auteur, l'analyse de soi; pour le lecteur, un exemple d'investigation possible de ses ressources. Léautaud présente une synthèse des possibilités d'un moi, celui d'un écrivain, le sien, érigé en exemple, un peu à la manière de Goethe pensant contribuer au bonheur des hommes par le spectacle de son bonheur. C'est l'oeuvre d'un artiste, mais sans didactisme (*ne conseiller personne, ne rien révéler* in I:15), message philosophique ou engagement quelconque:

On ne doit se laisser crucifier pour aucune cause au monde (Léautaud, t. III: 206).

Léautaud ne propose pas une pensée, mais une expérience. L'invention de soi est critique: toute idée est une révélation et s'agrège au système après vérification,

devenue vérité, nécessairement provisoire. La genèse des éléments se fait dans la trivialité quotidienne. L'éthique est centrée sur la question du bonheur. Ce dernier est dans un dénuement⁵ qui consiste à *écrire par le seul plaisir d'écrire*:

Écrire est pour moi l'art unique, et le premier, et écrire sans art, sans ornement, sans phrases harmonieuses, cadencées, avec des métaphores, des images, toute cette puilerie de la littérature. Écrire comme on écrit une lettre (Léautaud, 1986, t. III: 1504).

Aussi un intime plaisir d'écriture⁶ organise tout selon une vision du monde et devient une morale complète. Léautaud cherche dans la perspective d'un épanouissement personnel confiant en soi, dont le plaisir et le bonheur, sanctionnés par une oeuvre, sont les critères:

Je hais le *travail* comme écrivain, comme je hais tout ce qui fait souffrir (...) ne vaut que ce qui est écrit d'un trait, dans le plaisir presque physique d'écrire, dans le feu de l'esprit plein de son sujet (...) Écrire facilement et dans le plaisir, connaissant bien son sujet, est à la fois preuve de savoir écrire et d'un cerveau qui fonctionne bien (Léautaud, t. III: 586).

Formuler son esthétique: la sincérité totale dans le portrait critique d'autrui avec un désintéressement complet de l'opinion dominante. Non pas une vue phénoménologique de l'existence objective, mais une faculté égotiste: la seule volonté de pousser en avant *un besoin d'écrire* comme celui de Stendhal⁷ accompa-

⁵ Rendant visite à Sacha Guitry, il se gaussa de ses riches intérieurs et, surtout de son cabinet de travail, révélateurs pour lui d'une sorte d'*étalage professionnel, le besoin d'un cadre, une pose à s'entourer d'attributs, d'ustensiles du métier, écrire se révélant vraiment là un métier*. Léautaud n'a besoin, lui, que d'une pièce nue, et une table n'importe comment, où règne, non pas le travail, la fabrication, mais *seul le plaisir d'écrire, pour son seul plaisir, ce qui fait plaisir à écrire et qu'on écrirait aussi bien n'importe où* (Léautaud, 1986, t. III: 1503).

⁶ Aventure intime proche à cet égard de celle d'un Gide: *Certes il m'a plu souvent qu'une doctrine et même qu'un système complet de pensée ordonnée justifiait à moi-même mes actes; mais parfois je ne l'ai plus pu considérer que comme l'abri de ma sensualité* (André Gide, 1942: 170).

⁷ Il faut constater que l'écrivain égotiste a besoin d'une raison d'être pour produire son oeuvre, comme un besoin constant pour développer son moi et le projeter sur un interlocuteur (public lecteur); on ne crée pas dans la solitude: la simple conscience est projection d'un interlocuteur. Julien Sorel en prison, par exemple, réfléchissait de la sorte: *Je suis isolé ici dans ce cachot, mais je n'ai pas vécu isolé sur la terre; j'avais la puissante idée du devoir. Le devoir que je m'étais prescrit, à tort ou à raison (...) a été comme le tronc d'un arbre solide auquel je m'appuyais pendant l'orage; je vacillais, j'étais agité. Après tout je n'étais qu'un homme (...) mais je n'étais pas emporté* (in *Le Rouge et le Noir*, 1992: 491). L'intercesseur privilégié de Léautaud a été Marie Dormoy, qui dans l'économie de son moi représente à elle seule tout un public: aussi connaissait-elle beaucoup d'épisodes du *Journal* dont elle avait été l'héroïne, de même que beaucoup d'aspects sordides de l'enfance de Léautaud et l'étrange figure de sa mère -raison d'être chez lui d'une permanente obsession. Cela imposait, sans compter l'aspect sexuel de leur étrange couple, Marie Dormoy comme le seul public capable d'en juger l'authenticité et l'intérêt de beaucoup de pages du *Journal*. L'évocation de Stendhal sera elle aussi constante, et parallèle avec l'hostilité envers Flaubert: son but ne sera jamais de saisir le réel, mais de saisir le mot et le geste par où se trahit la fugacité de l'existence. Aux romans de celui-ci, il préférera toujours ses lectures, son Henri Brulard, son *Journal*, ses Souvenirs...

gnant le caprice souverain de partir de la sensation⁸, qui confère au style son authenticité.

UN *moi* IRRÉDUCTIBLE DRESSÉ CONTRE TOUT

Le journal n'est pas requis pour fournir dans l'immédiat une documentation, mais pour donner l'audace d'exploiter attentivement les situations. Ces commentaires liés à des expériences de la vie quotidienne, cette lutte constante entre la paresse⁹ et son appétit d'écriture, qui a pour résultat le journal donnent une idée de l'ascèse par laquelle on passe de l'état d'intellectuel à celui d'écrivain solitaire. Plutôt qu'une impulsion créatrice, c'est toujours une idée à peine dégagée d'un sentiment qui se présente à la conscience: le besoin d'exprimer le foisonnement de la vie des hommes. Cette pratique qui est en même temps une morale et une technique, a pour fondement psychologique un état d'attention à soi: tout le journal repose sur une vérification expérimentale de sa formule initiale:

Il vaut mieux, il est plus intéressant, étant donné que c'est soi qui importe avant tout, d'avoir une vie curieuse, particulière, que d'écrire n'importe quels livres. Écrire des livres, de très beaux livres même, mon Dieu, cela est à la portée de beaucoup. Mais être un individu rare, singulier, très tranchant sur l'ordinaire! (Léautaud, 1986, t. I: 173).

Ce n'est pas le monde chrétien du *meilleur* qui intéresse Léautaud qui n'a jamais la prétention d'être *un grand homme*, ni le monde simplement humain¹⁰, mais la description décharnée de son propre état:

Quand je me retrouve seul, le vrai remonte, le fond réel de ma nature, le désenchantement, l'indifférence à presque tout, le goût de la solitude et de la rêverie, cela uniquement (Léautaud, 1986, t. III: 256).

⁸ Gide expliquera dans son *Journal* (novembre 1904): *Considérations, réflexions, tout cela peut s'ajouter ensuite; irretrouvable. L'ininventable, c'est la sensation* (A. Gide, 1951: 145).

⁹ Les frères Goncourt, dont la méthode de composition n'est pas très différente de celle de Flaubert, entendaient utiliser à loisir tous les documents recueillis dans leur *Journal* pour en aiguïser artistiquement l'effet en se réclamant en même temps d'un état de repos permanent: *On ne conçoit que dans le repos et comme dans le sommeil de l'activité morale. Les émotions sont contraires à la gestation des livres. Ceux qui imaginent ne doivent pas vivre. Il faut des jours réguliers, calmes, apaisés, un état bourgeois de tout l'être, un recueillement bonnet de coton, pour mettre au jour du grand, du tourmenté, du dramatique. Les gens qui se dépensent trop dans les tressautements d'une existence nerveuse ne feront pas d'oeuvre et auront épuisé leur vie à vivre* (Edmond et Jules de Goncourt, 1989, t. I: 260).

¹⁰ Si pour l'égotisme gidien les liens solidaires avec les autres hommes sont indispensables: *Assumer le plus possible d'humanité, voilà la bonne formule* (André Gide, 1951: 56); formule reprise dans *Les nourritures terrestres* Léautaud n'a que faire de ce qu'il appelle *des balivernes humanitaires*, nous confiant sans ambages: *Non seulement je ne suis pas démocrate. Non seulement je ne suis pas pour l'égalité (qui, au reste, n'existe pas), mais je suis pour les privilèges* (Léautaud, 1986, t. III: 376).

De même qu'il se refait assez souvent par la lecture de Stendhal, il se plaît à imaginer que ses médiocres aveux seront un jour une consolation à des lecteurs traversant de semblables détresses. Il ne trouve ailleurs qu'en lui-même ses raisons d'être. Rien ne montre mieux la nature du *Journal* de Léautaud que ses réflexions sur sa propre personne. Par elles le moi se récupère après la dispersion de l'écrivain dans l'expérience. Le *Journal* est un itinéraire vers l'intimité et par lui se tisse le fil d'une fidélité à soi, sauvegarde d'un homme radicalement solitaire. N'admirer ni Dieu, ni la Patrie (émulations), mais soi. Il se dégage par un humour féroce de l'emprise sur lui d'un monde hostile, et bâtit sa personnalité de ce qu'il écarte de lui. Cela ne pourrait aller sans un rejet de culture conventionnelle, sans un rejet des livres en faveur de la vie. Ainsi, il choquera un interlocuteur occasionnel par ses idées sur *l'instruction gratuite et obligatoire, destructrice du bon sens, remplacé par la prétention*:

Après cela, du même avis quant au néant du savoir qui n'est que du savoir appris (...) sur la rareté de ce qui consiste la véritable intelligence, qui ne consiste pas du tout, comme tant de gens en jugent, dans plus ou moins de réussite dans une carrière ou dans une profession, mais dans la faculté d'observer, de juger, de comprendre, de déduire, d'inférer, de tirer profit ou enseignement intellectuel de tout ce qui se passe ou se présente à vos yeux, et même des propres réflexions qu'on est amené à en faire, et de savoir s'évader de soi pour apprécier et porter jugement (Léautaud, t. III: 558).

Nul message intellectuel, religieux, moral. Nulle vocation impérieuse d'écrivain comme chez Flaubert ou chez Proust, mais un don d'émerveillement qui le rend précocement attentif aux manifestations de la vie littéraire par le biais du théâtre, toujours associé à l'enfance (qui reste loin d'être un paradis) et les comédiens et comédiennes qu'il y a rencontrés resteront comme autant de messagers de vérités sur l'homme et la vie.

N'ayant connu sa mère que sur le tard, il sera tenu en lisière par un père couvert de femmes et peu soucie d'une éducation bourgeoise ou même du bonheur de son enfant. Cette influence fut très forte sur le moi en formation. Bien qu'elle ait amorcé la promotion de ce dernier vers l'expression littéraire, elle lui imprima une première discipline et rend compte par là de ce qui explique peut-être l'attitude de Léautaud devant l'existence: le sentiment complexe d'un effort personnel à la fois brimade et délivrance, par quoi se gagne la vie dans un monde sans pitié:

J'ai connu quelquefois cette fièvre du travail littéraire, les pages qu'on écrit en courant, la plume n'allant pas assez vite, l'esprit si pris et excité par son sujet (...) J'ai été employé toute ma vie. J'ai assuré moi-même toute ma vie mes soins domestiques. Je suis aussi doué d'un sens critique sur moi-même qui me désenchanter souvent et me retire toute illusion (Léautaud, 1986, t. III: 815).

Si l'égotisme français est important depuis *Les Essais*, celui de Léautaud se démarque de toute tradition par une recherche radicale de l'effet personnel¹¹. Ses influences déterminantes, il les doit à son entourage immédiat: ni religion, ni politique, ni littérature n'ont de cadres assez solides pour lui imposer une discipline extérieure. Toutes ses notes sont pareillement critiques, même lorsque s'y manifeste une sympathie amusée, toutes témoignent d'une puissance formidable dans l'exécution des pouvoirs et des conventions.

CONCLUSION

Léautaud a vécu sans nulle complaisance, sans nulle démagogie à une époque où un écrivain trouvait un public cultivé qui ne se réduisait pas à des *professionnels* de la culture; autour de son *Journal Littéraire* on voit virevolter tout une masse de personnages, d'inconnus illustres ou non, toute une nébuleuse de petits et de grands talents. Nous qui sommes à l'âge de fer de la littérature ou qui assistons à son évanouissement ou à sa parodie, nous aurons de la peine à comprendre qu'un écrivain tel que Léautaud ait existé, ait subsisté mêlé à tant de contemporains bouleversés par un *en-dehors* de plus en plus violemment sabordeur de toute littérature (guerre mondiale, occupation allemande...) Qui pourrait aujourd'hui être tenté par l'aventure de lire Léautaud? Il faudrait quelqu'un ayant renoncé à tout *enthousiasme* en ces temps où tout a éclipsé la littérature et avec elle les données séculaires de la culture. Une réflexion désabusée, immédiatement après la guerre, en 1946, nous le rapprochera d'Horace, paisible modèle de ceux qui savent vivre au milieu de l'agitation des temps:

Qu'est-ce que la littérature? qu'est-ce qu'écrire? qu'il s'agisse de vers, de prose. Une maladie, une folie, une divagation, un délire, —sans compter une prétention!!! Un homme sain, à l'esprit sain, solidement posé, solide dans la vie, n'écrit pas, ne penserait même pas à écrire. A y regarder encore plus près, la littérature, écrire, sont des purs enfantillages. Il n'y a qu'un genre de vie humaine qui se tienne, s'explique, se justifie, vaille et rime à quelque chose: la vie paysanne (Léautaud, 1986, t. III: 1407).

Léautaud n'est pas doctrinaire: par son âge, sa génération, sa spécialité, ses opinions il est irréductible à toute unité. Il n'a pas de projet politique: s'il remonte l'histoire, ce n'est pas pour y trouver la justification ou d'une partialité ou d'un emplacement, mais pour étayer ses inquiétudes, son opposition radicale à tout pouvoir, ses protestations contre ce qu'il appelle la *stérilité contemporaine* et l'effacement de la culture dans la France qui est la sienne. Jamais le *Journal* ne jouera avec plus de peine, mais plus d'efficacité malgré tout, son rôle de sauvegarde du moi qu'au cours

¹¹ Cf.: Pierre Moreau, 1957; Joachim Merlant, 1914 et Georges Gusdorf, 1948. La méditation égotiste de Léautaud est tout à fait étrangère à celles d'un Barrès ou d'un Gide: ni l'âme religieuse ni, encore moins, une quelconque dimension sociale du patriotisme ont intéressé aussi peu que ce soit les positions de Léautaud.

des tragiques cataclysmes des deux guerres. Comme si en écrire, c'était déjà les soumettre. Léautaud, plus fidèle à soi-même que jamais, sans cesser de noter ce qu'il voit, repousse hors de sa conscience toute forme de souci patriotique qui aliénerait sa radicale liberté intime.

Autrui l'accable toujours: il se mire dans autrui en le décrivant, l'humour sourit, le moi se retrouve dans un monde à son image: les événements sont dominés. En cette guerre particulière de Léautaud contre tout le monde, le journal aura le premier arrêté la déroute.

L'insoumission de Léautaud contre les idées fondatrices de notre modernité n'est pas sans tisser des liens avec une culture pérenne, comme un moment d'écriture sans rupture ni dépassement, sans oubli ou mépris de la dimension profonde du passé et de ces *humanités* qui ont constitué l'humanité (*humanitas*), qui ne va pas de soi, mais se conserve et se construit à l'aide des exemples et des oeuvres. Son refus du monde moderne est un égotisme sans l'*autolâtrie* de la célèbre formule de Flaubert.

Vis-à-vis de cette culture *pérenne*, notre richesse, qu'est-ce que son *Journal Littéraire* change, qu'est-ce qu'il ne change pas, qu'est-ce qu'il peut changer? Ce sont les questions, et les seules, auxquelles tout concept de modernité doit répondre.

Toute tradition, l'herméneutique nous le confirme, est une invention, et toute invention est une tradition. Le mot de Valéry Larbaud, sous la double invocation de Quintilien et de Saint-Jérôme, nous semble avoir concilié les deux préférant ce qu'il y a d'ancien dans le moderne, et de moderne dans l'ancien.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- GIDE, A. (1942): *Les nourritures terrestres*. Paris: Gallimard.
 — (1951): *Journal 1889-1939*. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
 GONCOURT, E. et J. (1989): *Journal* (I). Paris: Robert Laffont, Bouquins.
 GUSDORF, P. (1948): *La découverte de soi*. Paris: PUF
 LÉAUTAUD, P. (1986): *Journal Littéraire* (I-II-III). Paris: Mercure de France.
 MERLANT, J. (1914): *De Montaigne à Vauvenargues. Essai sur la vie intérieure et la culture du moi*. Paris: Société Française d'Imprimerie et de Librairie.
 MOREAU, P. (1957): *Autour du Culte du moi de Barrès. Essai sur les origines de l'égotisme français*. Archives des Lettres Modernes.
 POMMIER, J. (1995): *Créations en Littérature*. Paris: Hachette.
 PROUST, M. (1971): *Les plaisirs et les jours*. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
 RIMBAUD, A. (1992): *Oeuvres Complètes. Correspondance*. Paris: Robert Laffont, Bouquins.
 STENDHAL (1992): *Le rouge et le noir*. Paris: Gallimard, Folio.